

ne s'ensuit pas que cette dernière ne doit pas avoir lieu dans le délai d'un mois fixé par l'art. 122 LP ; or, la réquisition de vente a été présentée le 7 octobre 1902, et la réalisation n'est pas encore intervenue ; le retard injustifié est donc évident ; et, à teneur de l'art. 17 LP, c'est en tout temps qu'il peut être porté plainte pour retard injustifié.

Statuant sur ces faits et considérant en droit :

1. Le seul argument invoqué par les recourants pour prétendre à l'existence d'un retard injustifié, consiste à dire que, contrairement à la disposition de l'art. 122 LP, la réalisation des biens saisis n'a pas eu lieu dans le délai d'un mois dès la réquisition de vente.

Cet argument serait concluant si l'art. 122 était applicable en l'espèce, mais tel n'est pas le cas.

Ce n'est que pour les *biens meubles, y compris les créances*, que la loi, dans son art. 122, a fixé le délai d'un mois dès la réquisition de vente pour la réalisation.

Par contre, lorsqu'il s'agit d'autres biens, spécialement de ceux spécifiés à l'art. 132, — usufruit, part dans une succession indivise, une société ou toute autre communauté, — la loi se borne à disposer d'une manière générale que l'Autorité de surveillance fixe le mode de réalisation et peut ordonner la vente aux enchères, confier la réalisation à un gérant ou prendre toute autre mesure, *sans déterminer aucun délai pour la réalisation*.

Cette absence, dans la loi, d'une disposition déterminant un délai de réalisation dans les cas de l'art. 132, n'est point une omission, ni une lacune, et ne constitue point une imperfection de la loi, elle a été voulue et était imposée par les circonstances. L'on comprend en effet, lorsqu'il s'agit de biens meubles ou immeubles *déterminés*, ou d'une créance, que le législateur ait pu fixer un délai de réalisation, car, dès que les biens saisis sont déterminés, il est possible de procéder à leur estimation et à leur réalisation.

Il n'en est plus ainsi lorsque l'on se trouve en présence d'une part dans une succession indivise, dans une société ou dans toute autre communauté ; la détermination du montant et de la valeur de cette part peut, selon les circonstances,

demander un temps considérable et nécessiter toute une série d'opérations très compliquées. Or, tant et aussi longtemps que cette détermination n'est pas intervenue, la vente ne saurait avoir lieu sans compromettre, suivant les cas même très gravement, les intérêts du créancier ou ceux du débiteur.

C'est la raison pour laquelle il n'était pas possible de fixer dans la loi, et qu'il n'a pas été fixé de délai pour la réalisation de biens de cette nature.

2. Cela ne veut pas dire toutefois que, dans les cas de l'art. 132, un recours pour retard non justifié soit toujours et radicalement impossible. Cela signifie seulement que, pour établir un tel retard non justifié dans les cas de l'art. 132, l'on ne peut invoquer l'art. 122, et qu'il faudra bien plutôt démontrer dans chaque cas l'existence d'un retard non justifié par les circonstances, dû par exemple à la faute ou à la négligence de l'office ou du gérant commis à la réalisation.

En l'espèce, les recourants n'ont même pas tenté une telle démonstration, ni même simplement allégué que les motifs invoqués par le notaire Vuagnat dans son rapport pour justifier le retard qui lui est reproché, ne fussent pas fondés.

Par ces motifs,

La Chambre des Poursuites et des Faillites

prononce :

Le recours est écarté.

51. Entscheidung vom 26. Mai 1903 in Sachen Wyß.

Unpfändbarkeit einer « Konsumdividende » ? — Art. 93 Schuldb.-u. K.-Ges.

I. In einer Betreibung, die der Rekurrent Wyß gegen Visette Schenker-Schibler in Olten angehoben hatte, erklärte das Betreibungsammt Olten-Gösgen einen Anspruch der Schuldnerin an der Dividende des Konsumvereins Olten im Werte von 8 Fr. für

unpfändbar. Die solothurnische Aufsichtsbehörde, bei der Wyß hiegegen Beschwerde führte, schützte das Vorgehen des Amtes durch Entscheid vom 4. April 1903, indem sie mit dem Amte davon ausging, es müsse die fragliche Dividende der Schuldnerin in Anbetracht der ärmlichen Verhältnisse ihrer Familie zur Bestreitung des Unterhaltes überlassen werden.

II. Wyß rekuriert nunmehr innert Frist an das Bundesgericht unter Erneuerung seines Antrages, die Dividende als pfändbar zu erklären, weil sie sich in keine der gesetzlichen Rubriken unpfändbarer Vermögensstücke einreihen lasse.

Die kantonale Aufsichtsbehörde läßt auf Abweisung des Rekurses antragen. Sie erklärt, daß sie nicht Art. 92, sondern Art. 93 zur Anwendung gebracht habe. Unter diesen Artikel könne die Dividende einer Konsumgenossenschaft wohl subsumiert werden, wofür auch auf Anmerkung 2 zum Artikel im Kommentar Jäger verwiesen werde. Bei den sehr dürftigen Verhältnissen der schuldnereischen Familie und dem geringen Betrag der Dividende sei die Belassung der letztern zum notwendigen Unterhalte ganz gut mit Sinn und Geist des Gesetzes vereinbar.

Die Schuldbetreibungs- und Konkurskammer zieht
in Erwägung:

Daß die betriebene Schuldnerin und ihre Familienangehörigen sich in dürftigen Verhältnissen befinden und daß die fragliche „Konsumdividende“ nur einen geringen Wert repräsentiert und zum Unterhalt der schuldnereischen Familie notwendig ist, genügt für sich allein nicht, um das genannte Vermögensobjekt als unpfändbar erklären zu können. Denn das Gesetz legt die Kompetenzqualität nicht überhaupt allem bei, was der Schuldner und die Seinigen notwendig bedürfen, sondern nur bestimmten, in den Art. 92 und 93 aufgezählten Arten von Objekten. Es fragt sich also, ob die der Schuldnerin belassene „Konsumdividende“ unter eine dieser gesetzlichen Kategorien zu subsumieren sei. Dabei fällt Art. 92, wie auch die Vorinstanz annimmt, sofort außer Betracht, und was Art. 93 anlangt, so ist ebenfalls klar, daß von den verschiedenen daselbst aufgezählten Arten von Einkünften nur eine, die „Nutzniezungen und ihre Erträgnisse“, ernstlich in Erwägung kommen können. Diesem letztern Begriff hat nun allerdings die

bisherige Praxis eine umfassendere Bedeutung gegeben, als es der juristische Charakter des Nutzniezungsrechtes mit sich bringen würde, indem sie ihn, von Gesichtspunkten wirtschaftlicher Natur ausgehend, dahin auslegt, daß darunter jede rechtliche Befugnis des Schuldners falle, vermöge der er aus einer Sache oder einem Rechte Einkünfte oder Nutzen zieht, ohne über die Sache oder das Recht selbst frei verfügen zu können (vergl. Urteil der Schuldbetreibungs- und Konkurskammer in Sachen Fischlin, vom 8. November 1902, Amtl. Samml., Bd. XXVIII, 1, Nr. 91, S. 381 ff.; Sep.-Ausg., Bd. V, Nr. 60, S. 231 ff.). Aber auch in diesem weitern Sinne verstanden, kann der Begriff der Nutzniezung des Art. 93 auf den vorliegenden Fall nicht Anwendung finden. Denn der Bezug der fraglichen Dividende stellt sich nicht als Fruchtziehung dar, als Bezug des Erträgnisses eines Kapitals, das der Verfügung der Schuldnerin entzogen, an dem sie aber als Mitglied der Konsumgenossenschaft anteilberechtigt wäre. Vielmehr liegt in der Entrichtung der Dividende die Bezahlung einer Schuld, welche die Genossenschaft der Rekurrentin gegenüber dadurch eingegangen hatte, daß die von der Rekurrentin gemachten Einkäufe mit der Verabredung erfolgten, es werde ihr die Gesellschaft den allfällig zu viel bezahlten Kaufpreis nach Maßgabe des Geschäftsergebnisses bei Abschluß der betreffenden Geschäftsperiode wieder zurückerstatten.

Demnach hat die Schuldbetreibungs- und Konkurskammer
erkannt:

Der Rekurs wird begründet erklärt und damit das Betreibungsamt Otten-Gösgen zur Pfändung der fraglichen „Konsumdividende“ verhalten.